

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FRANÇAIS

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

[Vol. 6. QUEBEC, 1 MARS, 1845. No. 8.]

Mélanges Littéraires.

LE QUAKER ET LE VOLEUR.

Le plus honnête de tous les quakers, Toby Simpton, habitait à Londres une jolie petite maison qu'embellissait la présence de sa fille, à peine âgée de dix-sept ans. Mary, charmante blonde aux yeux bleus, avait autant de sagesse que de beauté : tous les jeunes gens de la connaissance de son père la poursuivaient de leurs hommages ; tous ceux du voisinage cherchaient à rencontrer ses regards : vains efforts. Mary n'était pas coquette ; au lieu de jouir de l'effet produit par ses charmes, elle en était presque importunée, au point d'en savoir mauvais gré à tous ses soupirants, hors à un seul, Edward Weresford, jeune artiste admis dans l'intimité de la famille.

Un événement fort simple avait amené ce rapprochement. Un trépas prématuré avait enlevé la femme du quaker encore jeune et belle, et celui-ci, voulant perpétuer l'image de celle qui lui était si chère, avait fait venir un peintre près du lit de mort. C'était là qu'Edward avait vu la jeune fille désolée, c'était là qu'un amour sérieux avait pris naissance entre les larmes de l'une et le pieux travail de l'autre. L'année qui s'était écoulée depuis cette époque n'avait fait que reserrer un lien formé sous de tels auspices ; et le jeune homme avait déclaré au père et ses desirs et son espoir.

L'excellent Toby n'avait aucune raison pour s'opposer à l'inclination mutuelle des jeunes gens. Sans être riche, Edward gagnait à l'aide de ses pinceaux de quoi suffire honorablement à l'entretien d'une famille. Son père, M. Weresford, ancien marchand de la cité, s'était retiré du commerce avec une fortune plus que décuplée ; n'était un exemple rare des succès rapides des spéculations, tellement rapides même que peu de personnes en avaient pu suivre le progrès. Du reste, Weresford, dont l'honneur était assez brusque et farouche, vivait seul dans un faubourg de Londres, et sans s'inquiéter de ce que faisait son fils, il lui laissait entière liberté ; c'était un de ces égoïstes commodes qui ne gênent personne afin de n'être pas gênés eux-mêmes, gens d'une complaisance parfaite pourvu qu'on ne leur demande rien.

Edward pouvait donc courtoiser sans obstacle la jolie quakeresse, bien sûr que son père ne s'aviserait jamais de s'opposer à son mariage. La situation du couple amoureux était, comme on le voit, des plus prospères, et l'honnête Toby n'attendait plus, pour fixer le jour de leur bonheur, que la rentrée arriérée de ses fermages : il destinait cet argent aux dépenses extraordinaires de la cérémonie. A cet effet il se rendit à sa campagne, située à quelques milles de Londres, afin de régler ses affaires. Il ne passa qu'un seul jour hors de sa demeure ; et, comme il revenait le soir à cheval, il aperçut à quelque distance un cavalier qui lui barrait la route. Il s'arrêta, incertain s'il poursuivrait ou s'il tournerait bride. Pendant ce temps le cavalier s'était avancé vers lui. Le quaker ne pouvait plus guères songer à s'échapper : il fit donc bonne contenance et remit son cheval au pas. En s'approchant de l'homme qui l'inquiétait, il s'aperçut que celui-ci était masqué, fâcheux augure qui fut bientôt confirmé : l'inconnu montra un pistolet, en dirigeant le bout vers le voyageur, et lui demanda sa bourse. Le quaker ne manquait pas de courage, mais, calme par caractère, inoffensif par religion, ne pouvant sans armes résister à un homme armé, il tira de sa poche avec le plus grand sang-froid, une bourse qui contenait douze guinées ; le voleur la prit, compta les espèces et laissa passer le pauvre diable qui s'en crut quitte et fit prendre le trot à son cheval. Mais le bandit, voyant le peu de résistance qu'on lui avait opposé, et alléché par l'espoir d'un second butin, rejoignit l'honnête Toby, se plaça de nouveau en travers de son chemin, et, faisant reprendre la même direction au pistolet, il lui cria :

— Votre montre !

Le quaker surpris ne s'émut cependant pas le moins du monde : il prit froidement sa montre dans son gousset, regarda l'heure, et remit le bijou entre les mains du voleur en disant :

— Maintenant, je vous en prie permettez que je rentre au logis ; ma fille serait inquiète de mon absence.

— Un instant, répondit le cavalier masqué, de plus en plus enhardi par cette docilité ; jurez moi qu'aucune autre femme....

— Je ne jure jamais ! répliqua le quaker.

Eh bien ! assurez que vous n'avez pas sur vous d'autre argent, et, foi d'honnête voleur, incapable de recourir à la violence envers un homme qui cède de si bonne grâce, je vous laisserai continuer votre route.

Toby réfléchit un moment et secoua la tête.

— Qui que tu sois, dit-il gravement, tu as deviné que je suis un quaker, et que je ne saurais trahir la vérité quand il s'agit de ma vie. Ainsi je te déclare que j'ai là, sous la housse de mon cheval, une somme de deux cents livres sterling.

— Deux cents livres sterling ? s'écria le voleur dont les yeux brillèrent au travers de son masque.

— Mais si tu es bon, si tu es humain, reprit le pauvre quaker, tu me laisseras cet argent : je vais établir ma fille, et cette somme m'est nécessaire ; de long-temps je n'en aurai une semblable à ma disposition. La chère enfant aime son prétendu, il serait bien cruel de retarder leur union ; tu as un cœur, tu as aimé peut-être, et tu ne voudras pas commettre cette méchante action.

— Que m'importent ta fille et son amoureux et leur mariage ? Moins de paroles et plus de promptitude à l'exécuter ! il me faut encore cet argent.

Toby, en soupirant, souleva la housse, prit un sac assez lourd, et le passa lentement à l'homme masqué. Puis il voulut prendre le galop.

— Arrête encore, ami quaker ! dit l'autre en mettant la main sur la bride. A peine arrivé, tu iras me dénoncer aux magistrats ; c'est dans l'ordre, je n'ai rien à dire ; mais il faut que je prenne l'avance sur les poursuites, cette nuit du moins.

Ma jument est assez faible, et de plus elle est fatiguée ; ton cheval, au contraire, paraît vigoureux, car le poids de ce sac ne le gênait pas : mets pied à terre, et donne-moi ta monture, tu prendras la mienne si tu veux.

Il était trop tard pour commencer à résister, quoique ces exigences croissantes fussent de nature à échauffer la bile de l'homme le plus patient. Le bon Toby descendit, et prit avec résignation la mauvaise haridelle qu'on lui laissait en échange. Si je l'avais su, se contenta-t-il de penser, je me serais enfui à la première rencontre du coquin, et certes ce n'est pas avec ce courrier-là qu'il m'aurait gagné de vitesse.

Pendant ce temps l'homme masqué, le remerciant ironiquement de sa complaisance, piqua des deux et disparut.

Avant d'arriver à Londres, le voyageur dépouillé eut le temps de réfléchir à son malheur, au chagrin de ces pauvres gens qui s'aimaient tant et dont le bonheur allait être ajourné. La somme qu'on lui avait prise était irrévocablement perdue pour lui ; aucun moyen de la retrouver ni de reconnaître l'audacieux voleur. Cependant, comme frappé d'une subite idée, il s'arrêta :

—Oui ! s'écria-t-il, ce moyen peut me réussir. Si cet homme habite Londres, je parviendrai peut-être à le rejoindre... Le ciel sans doute a voulu qu'il fût bien imprudent !

Un peu consolé par je ne sais quel espoir, Toby rentra chez lui sans laisser paraître aucun trouble et sans rien dire de son aventure. Il n'alla point chez le magistrat. Il embrassa sa fille qui ne se doutait de rien, se coucha et s'endormit, éroyant en Dieu.

Le lendemain seulement il songea à aider la Providence et à faire des recherches. Il fit sortir la jument de l'écurie où elle avait passé la nuit, et lui mit la bride sur le cou dans l'espoir que cet animal, guidé par l'habitude, irait naturellement à la maison de son maître. Il laissa donc la pauvre bête, qui était à jeun, errer en liberté dans les rues de Londres, et la suivit. Mais il lui avait supposé plus d'instinct qu'elle n'en avait : longtemps elle se promena à droite, à gauche, faisant mille tours et détours, sans but, sans direction, s'arrêtant quelquefois puis reprenant sa course en sens contraire. Toby désespéra. Mon voleur, pensa-t-il, n'a jamais demeuré à Londres. Quelle folie à moi, au lieu de prévenir les magistrats quand il en était temps encore, d'avoir été me fier à l'allure vagabonde de ce triste animal.

Il fut interrompu dans ses réflexions par les cris de quelques enfants qui avaient failli être écrasés par sa jument : tout à l'heure si pacifique, elle venait de prendre le galop.

—Arrête ! arrête ! s'écria-t-on de toutes parts.

—N'arrêtez pas ! criait le quaker... Au nom du ciel, ne l'arrêtez pas ?

Et, suivant de l'œil avec anxiété la course de l'animal, il le vit entrer rapidement sous la porte entr'ouverte d'un hôtel du faubourg.

—C'est ici ! pensa le quaker en levant les yeux au ciel pour remercier la Providence.

Effectivement, en passant devant la maison il aperçut, dans la cour un domestique qui flattait la pauvre bête et la conduisait à l'écurie.

Alors il demanda au premier venu le nom du propriétaire de cet hôtel.

—Eh quoi ! lui répondit-on, n'êtes-vous jamais venu dans ce quartier, pour ignorer que cette demeure est celle du riche marchand Weresford ?

Le quaker resta pétrifié.

—Weresford, répéta le voisin qui crut qu'on l'avait mal entendu ; vous savez bien, cet homme qui a fait une fortune si rapide.

—Merci, mon ami, merci, répondit Toby.

Il ne pouvait revenir de sa stupeur.

—Weresford, le père d'Edward, un homme considéré, lui mon voleur!
Il se croyait le jouet d'un rêve et voulait rentrer chez lui. Cependant plusieurs exemples lui revinrent en mémoire, de gens très considérables affiliés à des bandes de malfaiteurs; puis cette fortune, dont la source était incertaine, puis cette jument qui semblait rentrer chez son maître... Toby résolut d'approfondir ce mystère.

Il entra hardiment dans la cour de l'hôtel et demanda à parler au propriétaire. Celui-ci était encore couché, quoiqu'il fût près de midi. Nouvel indice d'une nuit de fatigues! Le quaker insista pour être introduit, et bientôt il se trouva dans la chambre à coucher de Weresford. Celui-ci, qui ne faisait que de s'éveiller, se frotta les yeux et demanda avec un peu d'humeur:—Qui êtes-vous, monsieur, que me voulez-vous?

Ce son de voix réveilla les souvenirs de Toby et acheva de le convaincre. Il s'approcha tranquillement d'une chaise et s'installa près du lit, le chapeau sur la tête.

—Vous restez couvert? s'écria le marchand tout surpris.

—Je suis quaker, répondit l'autre avec beaucoup de calme, et tu sais que tel est notre usage.

Au mot de quaker, Weresford se dressa sur son séant et envisagea le visiteur. Il le reconnut sans doute, car il pâlit.

—Eh bien! demanda-t-il en balbutiant, quel est...s'il vous plaît...le...le...sujet qui vous amène?

—Je te demande pardon de me montrer si pressé, répondit Toby, mais entre amis on ne se gêne pas, et je viens sans façon te redemander la montre que tu m'as empruntée hier.

—La...montre!

—J'y tiens beaucoup, c'était celle de ma pauvre femme, et je ne saurais m'en passer. Mon beau-frère l'alderman ne me pardonnerait pas de m'être défait pour un seul jour d'un bijou qui me rappelle sa sœur.

Le nom d'alderman parut faire quelque impression sur Weresford. Sans attendre sa réponse, Toby continua:

—Tu me feras plaisir de me rendre aussi les dix guinées que je t'ai prêtées en même temps. Cependant, si tu en as besoin, je consens à te les laisser pour quelque temps, à condition que tu me feras un reçu.

Le flegme du quaker déconcerta tellement l'ancien marchand qu'il n'osa nier la possession des objets volés; mais, ne voulant pas non plus l'avouer, il hésitait à répondre lorsque Toby ajouta:

—Je viens te faire part du prochain mariage de ma fille Mary. J'avais mis en réserve une somme de deux cents livres sterling pour le trousseau de la fiancée, mais il m'est arrivé un accident: hier au soir, sur la route de Londres, j'ai été complètement dévalisé; de sorte que je viens te prier de donner à ton fils une dot que sans cela je ne t'aurais pas demandée.

—Mon fils!

—Eh! oui: ne sais-tu pas qu'il est amoureux de Mary, et que c'est lui qui doit l'épouser.

—Edward! s'écria le marchand en se jetant à bas du lit.

—Edward Weresford, répliqua doucement le quaker en humant une prise de tabac. Voyons, fais quelque chose pour lui. Je voudrais bien, poursuivit-il avec intention, qu'il ne sût rien de ce qui s'est passé cette nuit, et, si tu ne fournis pas la somme que j'avais promise, il faudra bien que je lui dise comment je l'ai perdue.

Weresford courut vers un meuble, en tira une cassette à triple serrure, l'ouvrit, et remit successivement à Toby sa bourse, sa montre et son sac d'argent.

—Fort bien, dit le quaker en les recevant ; je vois que j'ai eu raison de compter sur toi.

—Est-ce tout ce que tu veux ? demanda le marchand d'un ton brusque.

—Non pas : j'exige encore quelque chose de ton amitié.

—Parle.

—Tu déshériteras ton fils.

—Comment ?

—Tu le déhériteras, je ne veux pas qu'on puisse dire que j'ai spéculé sur ta fortune.

En achevant ces mots le quaker sortit de la chambre.

—Non, murmura-t-il tout bas quand il se trouva seul, les enfants ne sont pas solidaires des fautes de leurs pères. Mary épousera le fils de cet homme, mais toucher à de l'argent volé, jamais !

Quand il fut dans la cour :

—Hé ! mon cher ami, cria-t-il à Weresford qui s'était mis à la fenêtre, je t'ai ramené ta jument : fais-moi donc rendre mon cheval.

Quelques minutes après, Toby, bien monté, portant en croupe son sac d'argent, muni de sa montre et de sa bourse, regagnait sa demeure au petit trot.

—Je viens de faire ma visite de noces à ton père, dit-il à Edward qu'il trouva en rentrant chez lui ; je crois que nous nous entendrons.

Deux heures après Weresford arriva dans la maison de Toby, et le prit à part :

—Honnête quaker, lui dit-il, vos procédés m'ont touché jusqu'au fond de l'âme. Vous pouviez me déshonorer, déshonorer mon fils, me perdre à ses yeux et faire son malheur en lui refusant votre fille ; vous avez agi en homme de tête et de cœur. Je ne veux plus rougir devant vous. Prenez ces papiers. Adieu, vous ne me reverrez plus.

Et il sortit.

Le quaker, resté seul, ouvrit les papiers ; c'étaient d'abord des effets pour des valeurs considérables sur les premiers banquiers de Londres. Puis une liste où figuraient une grande quantité de noms, et à côté de chaque nom le chiffre d'une somme plus ou moins forte. Un billet y était joint où le quaker lut ce qui suit :

“ Ces noms sont ceux des gens qui ont été volés ; les chiffres sont ceux des sommes qui doivent être restituées ; touchez l'argent chez les banquiers comme pour me le faire passer à l'étranger, puis faites vous-même les restitutions en secret. Ce qui me restera sera ma fortune légitime, et votre fille pourra un jour accepter mon héritage. ”

Le lendemain Weresford avait quitté Londres, et tout le monde assurait qu'il était allé dépenser ses revenus en France.

Le jour du mariage d'Edward et de Mary, le quaker réunit une société de joyeux amis parmi lesquels on remarquait nombre de gens enchantés des procédés des voleurs de Londres qui, par l'entremise de Toby, leur avaient fait rendre le capital perdu avec les intérêts.

N. FOURNIER.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 1er MARS, 1845.

... Nous voyons que la chambre d'Assemblée à une majorité de 18 voix a voté à

Son Excellence Lord Metcalfe, une adresse de félicitations sur son élévation à la pairie, que cette majorité considère comme la juste récompense des services rendus par Son Excellence. Ce qui ajoute considérablement à l'importance de cette démonstration, c'est l'aveu lâché par le colonel Prince dans le cours de la discussion " que c'est en prenant un *confortable* verre de grog chez Jimmy Johnston que l'idée lui vint de proposer cette adresse à la chambre." Il n'est rien de tel que le vin pour procurer des pensées lumineuses.

Son Excellence devrait en conscience présenter au vaillant colonel et au facétieux *Jimmy* une tonne de brandy d'honneur.

Le *Canadien* d'hier soir dit:

" Le tems viendra, et il n'est pas éloigné, où ceux qui nous injurient seront forcés de recourir aux arguments que nous avons employés nous-mêmes; alors, plus froids, et délivrés du bandeau de l'esprit de parti qui les aveugle, ils reconnaîtront que la marche suggérée par le *Canadien* était la seule rationnelle, la seule politique et la seule avantageuse aux canadiens-français."

Voyez-vous, chers lecteurs, il n'est rien de tel qu'un front de pétard pour s'avancer dans le monde; la modestie est une vertu qui ne convient plus qu'aux vierges folles et aux avocats sans cause.

Le *Canadien* qui aime beaucoup Mr. Aylwin depuis hier est allé chercher dans une feuille qui se publie en quelconque endroit du Haut-Canada une communication qu'il a pris la peine de traduire et d'imprimer et qui reproche à cet honorable représentant de ne point appartenir à la société de tempérance. Voilà un reproche qui figure admirablement dans les colonnes de ce journal. C'est sans doute aux gens du *Canadien* que Notre Seigneur faisait allusion lorsqu'il a dit: Ils voient le petit verre qu'a bu le voisin, mais n'aperçoivent point la barrique qu'ils ont dans le ventre.

Nous avons reçu de messieurs les ministres des lettres que nous nous empresserons de mettre sous les yeux de nos lecteurs ainsi que les réponses que nous y avons faites; la première est de monsieur le Président. On dit que c'est le document le plus court qui soit sorti de cet illustre manche de plume.

Monsieur le Fantasque,

Les Grecs et les Romains qui ont fait tant de grandes et si belles choses, ne connaissaient ni l'imprimerie ni les journaux; c'est je crois à cela que l'on doit attribuer l'unanimité qui a régné parmi eux dans les beaux jours des grandes républiques que ces nations ont fondées. Pourtant là les hommes qui se sont dévoués à la patrie ont eu souvent leurs déboires. Comment donc me plaindrais-je? Socrate a bu un triste bouillon. Caton s'est passé sa canne à épée au travers du corps, Thémistocles a failli se faire bâtonner. Comment donc n'accepterais-je point sans murmurer les persécutions dont on m'abreuve, Que dis-je? Je les accepte avec joie, comme une marque de ma sagesse, et de ma supériorité. Vous allez trouver peut-être que je me vante; mais je m'excuserai avec ce beau mot de Louis-le-débonnaire, roi de France: " Vanterie moult ne sied que à grands hommes, lesquels ont essient de leur vaillantise et prouesse." Or c'est avec un juste orgueil que je jette un regard sur mes cinquante dernières années qui ont été consacrées exclusivement à mon pays, pour lequel les dangers d'une longue traversée sur les flots tumultueux de l'Atlantique ne m'ont point empêché de faire le sacrifice d'instants précieux, sans compter les sommes considérables dont j'ai dû sans aucun doute négliger de réclamer le remboursement. Car vous

savez qu'il n'est pas possible de tout marquer, ni de se ressouvenir de tout et quand je relis mes réclamations contre l'ancienne chambre d'Assemblée du Bas-Canada je découvre chaque jour quelque item que j'ai oublié. Ce matin même comme j'entrerais chez Son Excellence le Gouverneur-général, un valet vint me déhâter aussi de mon casque et de mon manteau. Cette circonstance insignifiante en apparence m'a fait souvenir que j'avais payé un chelin sterling à un domestique de lord Stanley pour retrouver mon chapeau égaré peut-être à dessein. Et pourtant je n'avais point songé à inscrire ce montant là sur mon carnet, de sorte qu'il se trouve perdu pour moi. Néanmoins mes ennemis sont sonner bien haut ma grande économie qu'ils appellent avarice tandis que je fais à moi tout seul ce que le pays tout entier ne voudrait pas faire aujourd'hui, je soutiens la publication de *l'Aurore*, je fournis de gros subsides à son incomparable éditeur, génie incompris, écrivain courageux, politique indépendant s'il en fut jamais, et tout cela, au risque de n'être jamais remboursé !

Mais je m'aperçois que je m'écarte de l'objet de la lettre que je voulais pourtant vous adresser sans digression. J'ai lu à la bibliothèque du conseil législatif les derniers numéros de votre très-intéressant journal auquel je souscrisais avec plaisir si mes moyens me le permettaient ; mais vous savez que depuis quelques années le pays tout entier souffre d'une gêne monétaire qu'on ne peut attribuer je crois qu'au défaut de connaissances spéciales de la science de l'économie politique. Je vous dirai donc que j'ai lu votre intéressant journal et j'ai cru devoir vous prier de relever quelques erreurs dans lesquelles vous êtes tombé, sans doute involontairement, dans le rapport que vous avez publié de quelques séances imaginaires du conseil exécutif. Bien que ce rapport ne soit qu'une agréable fiction, je crois qu'il ne faut point induire le peuple dans de funestes erreurs, ni lui inculquer des préjugés quelconques même sous la couleur de plaisanterie. Voici ce dont il s'agit en deux mots. Vous avez donné à entendre que nous offrirons une prime à un journal de votre ville afin de l'engager à faire des efforts pour dépeuplariser l'un de vos représentants. Or tel n'est point le cas. Il nous a été fait des propositions de ce genre et nous les avons acceptées ; ce qui est comme vous le voyez exactement le contraire de ce que vous avez fait comprendre au public. Comme la vérité est la première vertu du publiciste, vous aurez l'obligeance, je n'en doute pas, de réparer le mal que vous n'avez pu manquer de nous faire en contredisant de la manière la plus formelle l'interprétation erronée que vous avez donnée de nos débats.

J'ai bien l'honneur de me souscrire

Votre très dévoué serviteur,

DBNIS B. VIGER.

Post Scriptum. Je vois dans les conditions d'abonnement de vos journaux, que vous acceptez en paiement toutes sortes de produits du pays ; permettez moi de vous féliciter sur cette généreuse facilité accordée à tous les genres d'industrie. Pour vous témoigner combien j'apprécie cette libéralité de votre part, je vous prie de vouloir bien m'adresser vos deux feuilles et aussitôt après leur réception je vous ferai parvenir deux douzaines d'exemplaires de la "*Crise Criminelle*, pamphlet en 18 pages dont le prix marqué est de trente sous chaque, ce qui vous laissera un bénéfice net de quatre piastres sur le total en sus de l'abonnement à vos deux papiers.

Voici maintenant la lettre de l'honorable Procureur-Général Smith. C'est la première fois qu'il s'est fait l'honneur de nous écrire et si c'était la dernière personne ne s'en fâcherait.

Monsieur l'Éditeur du Fantasque.

Un homme qui se jette dans la vie publique, et un journaliste appartient à cette catégorie, devrait s'appliquer en toute occasion à être juste, modéré et poli. Vous êtes un impertinent, un insolent, un traître, un rebelle, un menteur et un mal appris ; si je vous tenais ici je vous ferais sentir ce qu'il en peut coûter d'offenser un personnage comme moi. Vous avez eu l'audace de rapporter plusieurs scènes dans lesquelles vous me faites jouer le rôle le plus ridicule et le plus sot. Apprenez, monsieur, que si je ne me retenais, je pourrais vous faire traduire devant les tribunaux comme coupable d'exciter au mépris du gouvernement de sa majesté. Mais je ne le fais point et pour vous combattre je me servirai de vos armes. Vous dites que je ne fais rien à la chambre. Je voudrais bien vous y voir paresseux que vous êtes. Vous m'avez représenté comme prêt à résigner à chaque instant. Je ne suis pas si imbécile que vous voulez bien me faire l'honneur de le croire. J'ai présenté plus de dix projets de lois qui ont été rejetés. Mais, je vous le demande, est-ce ma faute à moi ? Si la chambre ne veut pas de mes lois, tant pis pour elle ; cela prouve que la majorité n'a pas le sens commun et que nos représentants sont des ignorants car enfin voici comment je comprends la constitution britannique, ou la chambre a confiance en moi ou elle n'a pas confiance en moi ; si elle a confiance en moi il faut qu'elle accepte mes actes. Je ne connais que cela. Et puis si je me trompe, ce n'est pas ma faute ; comment pourrais-je étudier la constitution puisqu'elle n'est pas écrite ? Voilà une chicque pour vos ex-ministres que vous admirez tant ! Je sais ce qui vous choque, vous autres rebelles de l'opposition ; c'est de n'avoir pas des places à votre disposition ; parcequ'enfin le patriotisme c'est l'envie de servir le public ; voilà comme je l'entends. Mordez vous donc les pouces, messieurs et rongez vous les ongles nous permettons cela à votre dépit. Au plus fin la poche.

Après les arguments et les raisons convaincantes que je viens de vous donner, monsieur l'éditeur, je suis persuadé que vous aurez reconnu le tort que vous m'avez fait et que vous voudrez bien me rendre justice et à l'avenir parler de moi avec les ménagements et les égards que je mérite comme l'un des conseillers du représentant de la royauté en Canada. La politesse est l'essence de la civilisation et la pierre de touche du caractère de l'homme ; c'est par elle qu'on juge l'homme bien élevé ; enfin c'est au style qu'on reconnaît l'écrivain supérieur et bien né.

Votre serviteur

L'HONORABLE J. SMITH.

Le *Canadien* d'hier contient un éloge de M. Aylwin. Ah ça ce journal a donc entrepris de perdre notre représentant par tous les moyens !

CONDITIONS.

Ce Journal s'imprime et se publie par

N. AUBIN, REDACTEUR ET PROPRIÉTAIRE.

14 RUE COUILLARD, -QUEBEC.

Paraît le SAMEDI. L'année où le vol. se compose de 48 numéros.—Le prix d'abonnement est de DIX CHELINS payable par semestres de 24 numéros, d'avance.